

Cité du Livre
8-10, rue des Allumettes
13090 Aix-en-Provence
04 42 25 98 65



Les Écritures Croisées
04 42 26 16 85







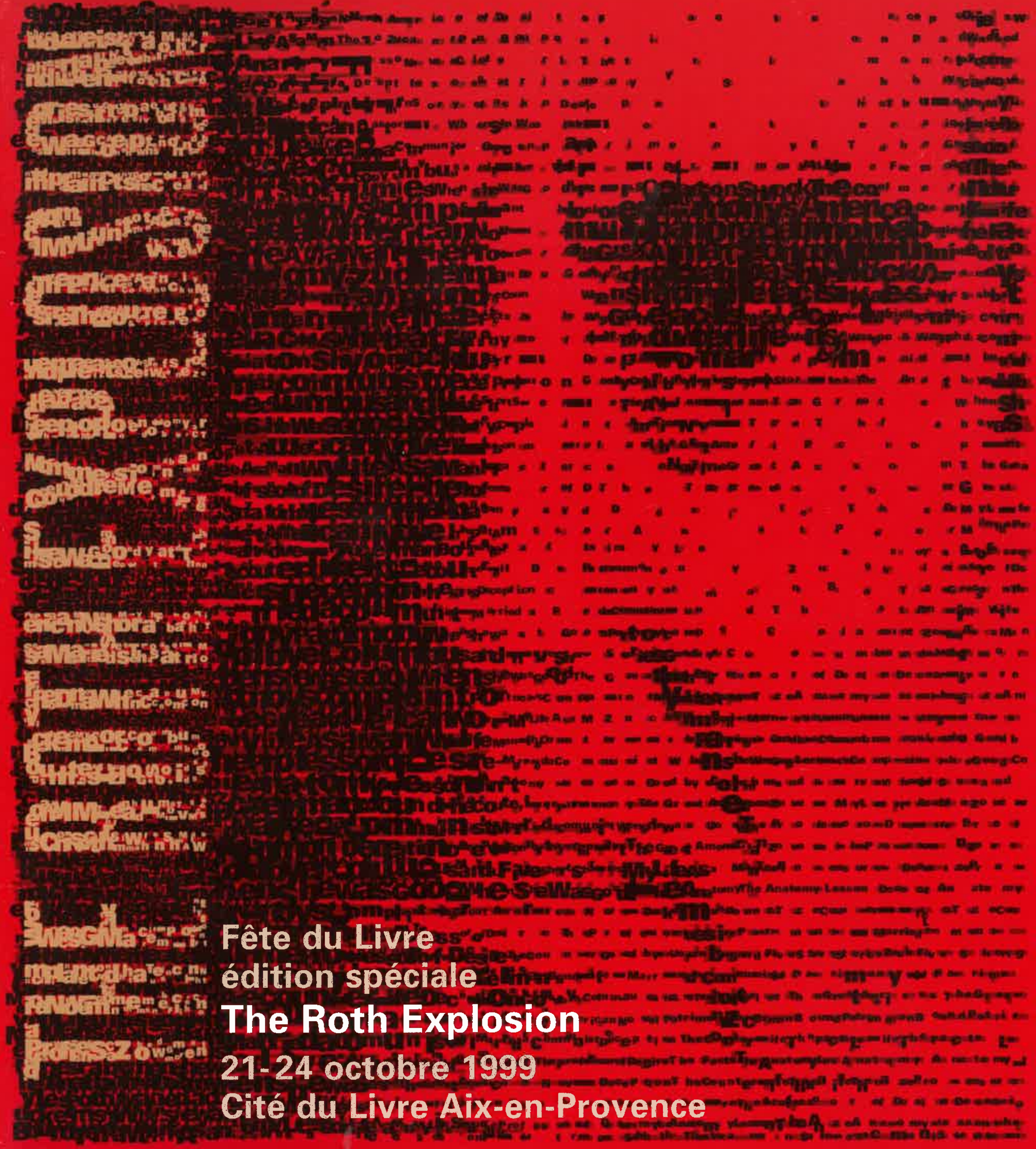


Le Monde









She Was

e Facts

The Counterlife

The Great American Novel

Deception

Professor of Desire

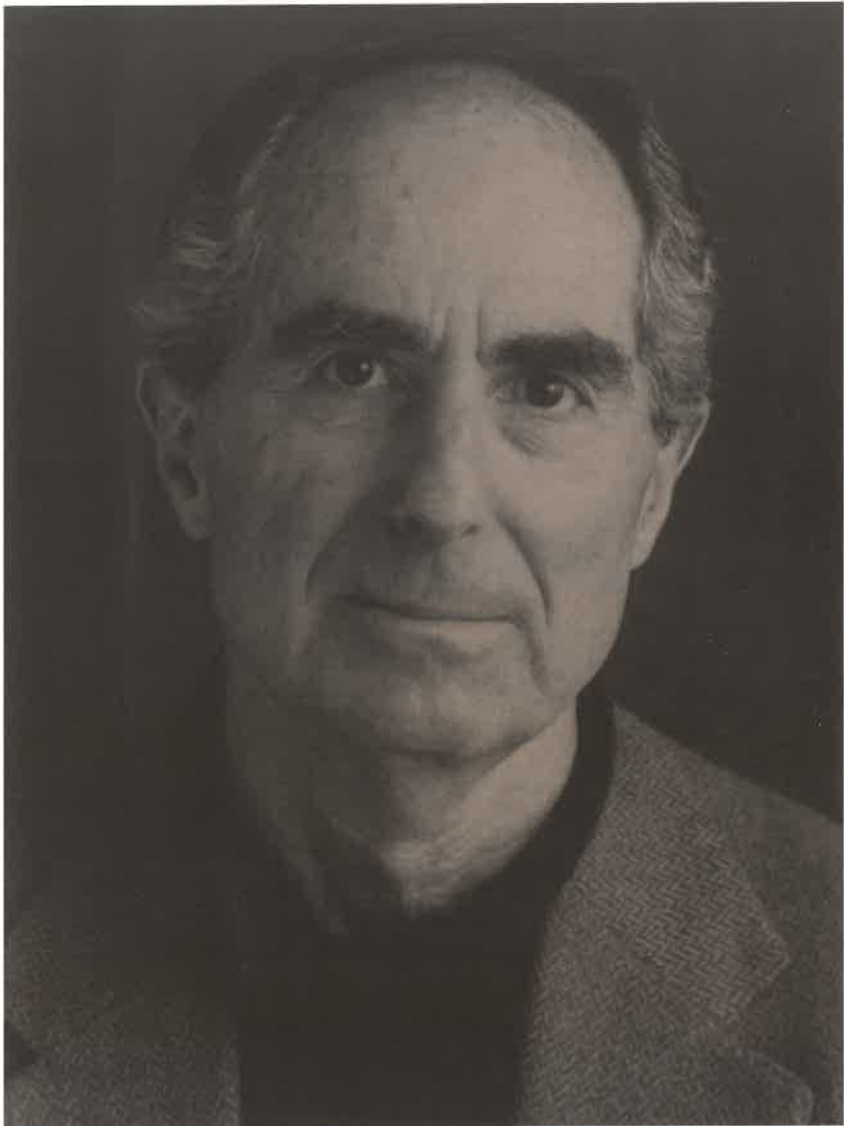
married a Communist

Goodbye, Columbus

She was Good

Patrimony

Philip Roth


photo: ©Nancy Crampton



Invités

Philip Roth

Masolino d'Amico
Jonathan Brent
André Bleikasten
Nancy Crampton
Charles Cummings
Alain Finkielkraut
Antoine Gallimard
Madeleine Girot
José Antonio Gurpegui
Christine Jordis
Caj Lundgren
Ross Miller
Pierre-Yves Pétillon
Edward Rothstein
Josyane Savigneau
Denis Scheck
Daniel Schnur
Ted Solotaroff
Wendy J. Strotham
Michaël Zeeman

Fête du livre 1999
Édition spéciale

Philip Roth à Aix-en-Provence, c'était un rêve un peu fou.
Pour la troisième fois en 19 ans, après Octavio Paz en 1988 et Satyajit Ray en 1992, la Fête du Livre consacre entièrement cette édition spéciale à un auteur exceptionnel.
Exceptionnelle, l'oeuvre de Philip Roth l'est à plus d'un titre, par sa qualité et sa puissance, par la complexité et la diversité des thèmes abordés, par la force du souffle de son écriture. Dérangeants, suscitant la passion, parfois le rejet mais jamais l'indifférence, les livres de Philip Roth rencontrent un écho d'autant plus fort en Europe qu'ils inscrivent toute expérience individuelle dans l'Histoire : Seconde Guerre Mondiale, guerre du Vietnam et Maccarthysme, tels sont les pièges tendus aux individus par les événements qui ont ébranlé les États-Unis au XX^{e} siècle. Perte d'identité et américanisation des communautés immigrées, tel a été le prix à payer pour l'enracinement de ces générations dans la société du Nouveau Monde. Ces expériences humaines ancrées dans la mémoire, car « si un homme n'est pas fait de mémoire, il n'est fait de rien », sont incarnées par des destinées individuelles marquées d'humour et de dérision. Les lecteurs de Philip Roth sentent bien que derrière l'impudeur magnifique, le grotesque et parfois l'obscène, affleurent les thèmes éternels de l'amour, du désir et de la mort. Accueillir Philip Roth à Aix-en-Provence, défi ou événement, c'est renouer les liens entre nos cultures d'Europe, d'Amérique et de la Méditerranée. Plus simplement, c'est faire entendre une voix forte et unique au public chaleureux, attentif et passionné qui nous accompagne. C'est ce que la Cité du Livre va offrir à ses lecteurs, pour cette Fête du Livre : l'explosion fulgurante de Philip Roth.

rencontres

Amphithéâtre de la Verrière



Jeudi 21

18 h 30
Soirée inaugurale
Ouverture des rencontres
en présence des invités
introduction par Philip Roth

suivie du
Vernissage des expositions

cocktail

La situation classique, dans une masterclass, c'est qu'un professionnel enseigne sa spécialité artistique à des aspirants amateurs, ou à de jeunes professionnels: souvent, le public se tait, comme s'il surprenait des techniques qui ne s'adressent pas directement à lui. Cette masterclass a ceci d'atypique que je ne souhaite pas influencer la manière d'écrire de jeunes auteurs doués, mais la manière de lire de jeunes lecteurs doués, et plus précisément en ce qui concerne deux livres récents, *Pastorale américaine* et *Le Théâtre de Sabbath.*
Philip Roth

L'interprétation sera assurée par
Madeleine Girot,
interprète de conférence (AIIC)

Vendredi 22

17 h
Projection du film
Philip Roth
de Denis Bisson et Claude Vajda
réalisé pour la série
Un siècle d'Écrivains
France 3 Anabase productions - 52 '

18 h
Masterclass* par
Philip Roth
autour du roman
Pastorale Américaine
séance publique

pause

Analyse de l'œuvre**
de Philip Roth
par les critiques
littéraires français
André Bleikasten
Alain Finkielkraut
Pierre-Yves Pétillon
Josyane Savigneau (modérateur)

Samedi 23

11 h 30 - 12 h 30
Signature par Philip Roth
sur le stand des libraires

17 h
Projection du film
Philip Roth, my true story
de Roland Keating
BBC production - 56 '

18 h
Masterclass par
Philip Roth
autour du roman
Le Théâtre de Sabbath
séance publique

pause

Analyse de l'œuvre
de Philip Roth
par les critiques
littéraires européens
Masolino d'Amico
Alain Finkielkraut (modérateur)
José-Antonio Gurpegui
Caj Lundgren
Denis Scheck
Michaël Zeeman

20 h 30
Concert
Œuvres de Samuel Barber,
Elliott Carter, Aaron Copland,
Roger Sessions.
entrée libre

Dimanche 24

11 h 30 - 12 h 30
Signature par Philip Roth
sur le stand des libraires

16 h
Analyse de l'œuvre
de Philip Roth
par les critiques
littéraires américains
Ross Miller (modérateur)
Jonathan Brent
Edward Rothstein
Ted Solotaroff

avec
Philip Roth

Clôture
avec l'ensemble
des critiques présents
et Philip Roth

* Participent aux masterclasses des étudiants de l'Université de Provence, de l'I.U.T. Métiers du Livre et de l'Université de Paris...

** autour des romans:
Opération Shylock: une confession
Le Théâtre de Sabbath
Pastorale Américaine

Ma vie d'américain



Texte de Philip Roth paru dans le *Monde des livres,* le 23 avril 1999

Ce texte, inédit en français, a été rédigé par Philip Roth pour une édition limitée de *I married a Communist* et publié le 11 octobre 1998 dans *The Los Angeles Times Books review*, au moment de la sortie du livre aux États-Unis.

Dans mes trois derniers livres, j'ai essayé de donner une idée de l'impact qu'ont eu sur des Américains ordinaires les trois événements historiques qui m'ont le plus profondément marqué dans ma vie d'Américain. J'avais huit ans quand les Japonais ont bombardé Pearl Harbor le 7 décembre 1941, douze ans quand l'Allemagne a capitulé le 8 mai 1945 et que la Japon a signé sa reddition le 14 août 1945 ; j'étais encore un écolier extrêmement sensible quand un pays jusque-là normal se transforma, pratiquement du jour au lendemain, en la plus puissante des machines de guerre, et que le patriotisme devint la nouvelle religion d'État à laquelle le pays tout entier se convertit. La monstrueuse épreuve de l'invasion et de la conquête, infligée par deux puissants ennemis, à tous les êtres vivants, ou presque, fit de ce pays qui était le nôtre le dernier espoir de la planète.

Entre 1942 et 1945, un petit Américain ne vivait pas seulement entre sa maison, son quartier et son école ; si l'enfant était quelque peu observateur ou curieux, il ou elle vivait aussi dans le climat moral d'une tragédie qui était universelle. Pour moi, le symbole le plus terrible de ce drame, c'étaient les petits drapeaux frappés d'une étoile d'or accrochés derrière les fenêtres des maisons où l'on avait perdu un père ou un mari au combat. Il y avait beaucoup de ces petits drapeaux dans notre rue, à Newark, et c'était difficile, pour la plupart des enfants, dans l'état d'insouciance habituel où ils sont quand ils vont en classe, de passer devant ces fenêtres sur le chemin de l'école. À l'époque, je me demandais souvent l'effet que cela devait faire de rentrer à la maison quand on appartenait à une de ces familles frappées par le deuil, d'avaler son dîner les yeux plein de larmes, d'aller se coucher l'air grave, et de se réveiller, incrédule, en face du drapeau avec son étoile d'or – par la suite, quand j'en suis arrivé à écrire *Le Théâtre de Sabbath*, j'ai découvert tout cela par moi-même en imaginant les Sabbath de Bradley Beach, dans le New Jersey, la mort dans le Pacifique de Morty, leur fils de vingt ans, et les conséquences désastreuses que cela entraîne pour la mère, le père, et surtout pour Mickey, le petit frère qui idolâtre Morty Sabbath, et qui devient, en grandissant, le très actif fauteur de nombreux troubles. J'avais trente ans quand la marmite vietnamienne a commencé à bouillir, sous Kennedy, et quarante quand les dernières bulles ont crevé, sous Nixon. J'ai passé la plus grande partie de cette période à New-York, et je n'ai donc pas manqué grand chose de la colère et de la violence, ni des inlassables attaques contre l'autorité et l'esprit civique que suscitait la guerre chez la plupart de ceux qui s'y opposaient. Je rendais souvent visite à des amis de Greenwich Village, ils habitaient en face d'une maison qu'un groupe de Weathermen (1) a fait sauter accidentellement alors qu'ils fabriquaient en secret des bombes dans la cave. Je connaissais le père et la mère de quelqu'un qui avait survécu à la déflagration, une jeune fille spécialiste en explosifs qui avait réussi à s'échapper



de la maison en flammes, abandonnant ses camarades morts derrière elle, et avait disparu dans la clandestinité ; quelques années plus tard, elle purgeait une longue peine de prison pour une attaque à main armée au cours de laquelle sa bande de soi-disant révolutionnaires, qui avait monté le hold-up, avait tué deux personnes. À cette époque, je vivais avec une avocate qui travaillait pour une organisation quaker d'aide aux déserteurs. Je l'accompagnais toujours quand elle retrouvait les autres pour manifester contre la guerre.

En 1972, j'ai même commencé un roman sur une famille du New Jersey dont la fille, une adolescente, fait sauter la bibliothèque municipale en signe de protestation contre la guerre. Mais je n'ai jamais dépassé la page soixante-dix parce que dès que je regardais le journal du soir à la télé, j'avais, moi aussi, envie de faire sauter quelque chose. Quoi qu'on en pense, je commençais à comprendre ce qui se passait dans la tête d'un terroriste, mais j'étais encore, précisément à cause de cela, incapable d'imaginer ce qui se passait dans la tête du père ou de la mère de ce terroriste. Voilà ce que j'ai essayé de montrer une vingtaine d'années plus tard, après avoir enfin réussi à prendre suffisamment de recul pour me remettre à ce roman –*American Pastoral*– sur les victimes que la guerre du Vietnam a faites à l'intérieur même de notre pays.

Pendant les trois premières années que j'ai passées à l'université –1950-1953– le cirque de Joseph McCarthy remportait l'immense succès que l'on sait au sénat des États-Unis. Quand j'étais enfant, il y avait dans notre famille des démocrates favorables au New Deal (2), des socialistes partisans de Norman Thomas (3), des trotskistes et des communistes staliniens, un vaste réseau d'oncles et de cousins toujours en train de se chamailler sur la politique mais exceptionnellement tous d'accord sur une chose au moins : l'ignominie du maccarthysme et de ce qui allait avec. J'avais écrit un long poème en vers libres dans lequel j'attaquais McCarthy, et je l'ai publié dans un magazine d'étudiants dont j'étais le rédacteur en chef. Un des jeunes assistants de notre département avait un poste de télé et, pendant la période des auditions de la commission McCarthy consacrées à l'armée, nous courions tous les deux jusque chez lui dès que nous avions un moment de libre pour attraper tout ce que nous pouvions du spectacle de ce sénateur patriote et toujours à moitié ivre débitant ses litanies d'une voie monocorde alors que tout s'écroulait autour de lui et l'entraînait vers la chute.

J'étais en maîtrise dans une université du Middle West quand mes parents m'ont fait parvenir une enveloppe bourrée de coupures de journaux concernant trois enseignants de Newark licenciés par le Conseil des écoles parce qu'ils avaient refusé de répondre aux questions de la *House Un-American Activities Comittee* sur leur appartenance politique. L'un des trois coupables, dont les photos étaient publiées en première page du Newark News, avait été mon professeur principal au cours de ma première année de lycée. Une quarantaine d'années plus tard, j'ai commencé à retourner dans ma tête tous ces souvenirs du maccarthysme ; j'ai repris les morceaux, je les ai travaillés, ajustés les uns aux autres pour essayer d'en faire quelque chose et, avec ce que la vie m'a appris depuis, j'en suis arrivé à *I Married a Communist*, un livre peuplé, tout comme la vie, d'imbéciles, de naïfs et de braves gens, arrêtés net dans leur élan américain, sacrifiés à leur réussite, victimes des pièges tendus par leur pays et leur époque, et par l'irréductible goût de l'espèce humaine pour la trahison et la vengeance.

Traduit de l'anglais par Lazare Bitoun
reproduit ici avec l'autorisation du journal Le Monde

(1) Weathermen : groupuscule d'inspiration maoïste qui prônait l'utilisation de la violence au nom de la solidarité avec les révolutionnaires de tous les pays à la fin des années 60. Le texte fait référence à une explosion survenue dans la 11e Rue Ouest, le 6 mars 1970.

(2) Sous Franklin Roosevelt, le Parti démocate était divisé entre pro- et anti-New Deal. La communauté juive, qui avait fait de Roosevelt son idole, était évidemment globalement pro-New Deal, sauf bien sûr les bolchevistes irréductibles.

(3) Norman Thomas (1884-1968) : leader charismatique du Parti socialiste américain. Plusieurs fois candidat à la présidence entre 1928 et 1948, il demeure dans les mémoires comme la « conscience morale de l'Amérique ».

NDLR : Toutes les notes sont du traducteur.

Opération Shylock

En janvier 1989, je me suis trouvé pris dans une Crise du Moyen Orient à mon seul usage, un séisme personnel qui offrait tous les dehors de l'invraisemblable, par opposition à cette réalité prévisible, plausible, dont je ne saurais me passer davantage que le commun des mortels : voilà qu'un homme de mon âge me ressemblant à s'y méprendre, me précède de peu à Jérusalem et se met à prêcher le « Diasporisme », programme politique par lui établi pour convaincre les Juifs d'Israël de réintégrer leurs pays d'origine en Europe afin d'éviter un « second holocauste », perpétré par les Arabes, celui-là. Dans la mesure où son imposture ouvrait une crise dans ma vie et non dans mon œuvre, elle représentait une forme d'auto-dénonciation que je ne pouvais cautionner ; cette satire de moi-même était trop bizarre, trop peu réaliste, elle passait trop les bornes de l'aimable mauvais esprit que j'ai pu m'amuser à exercer sur ma propre existence de fiction.

Or, dans la vie comme dans l'art, le mauvais esprit peut libérer des prescriptions. Et plus les prescriptions sont coercitives, plus le mauvais esprit est libérateur. Que ce soit à cause de toutes les prescriptions imposées par l'histoire juive, de l'intérieur et de l'extérieur, des précautions singulières dont le Juif a dû, de manière générale, s'entourer dans sa vie quotidienne, ou encore du sérieux excessif qui accable souvent le Juif consciencieux, on a la surprise de constater que le mauvais esprit juif (tel qu'il s'exprime par exemple dans les inépuisables plaisanteries sur leurs particularismes dont les Juifs eux-mêmes sont friands) se porte fort bien jusque dans les milieux juifs les plus imbus de leur dignité. Il subvertit toutes les stratégies que la délicate situation juive impose, il assure une libération immense quoique fugace parce qu'il a les vertus d'un anti-répresseur et d'un anti-paranoïaque, qui se rit de la menace, des ennemis, de toutes les défenses.

Il va de soi qu'en tant qu'écrivain, mon mauvais esprit m'a souvent valu d'être catalogué comme fauteur de trouble, voire stigmatisé par bien des lecteurs outragés (parmi lesquels certains des Juifs les plus imbus de leur dignité qui soient) comme un dangereux agent de la « pulsion fondamentale et primitive » qu'Edgar Allan Poe a fort justement baptisé « le démon de la perversité ». Mon mauvais esprit, dont le coefficient toxique excèderait de beaucoup le charme ludique, a mis en rage une communauté soucieuse de s'affranchir, on la comprend, de son injuste réputation de méchanceté, méchanceté dont, justement, je ferais étalage aux yeux d'un monde soupçonneux, déjà trop disposé à trouver les Juifs odieux. Pour ces lecteurs, loin de pratiquer le mauvais esprit avec une aimable modération, je me livre à la malignité pure, irresponsable. Avec une véhémence débridée qui n'amuse personne, je tourne à la farce des problèmes qui n'ont rien de comique, et j'ai le tort de représenter comme triviales les hantises communes aux Juifs (y compris l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes). Ils m'ont rappelé mainte fois que mon impertinence rabaisse et ridiculise nos préoccupations les plus graves. A ce titre, le fauteur de trouble que je suis n'est plus libérateur ; il devient menace : il fait scandale.

Or voici qu'ayant de justesse damé le pion à mon double apparu à Jérusalem en 1989 pour « démythologiser » Israël et « pathologiser » Roth - cet imitateur criminel qui usurpait ma biographie comme mon nom, et se faisait quasiment passer pour le Messie - je comprends désormais un peu mieux de l'intérieur le désarroi profond où mes livres diaboliques sont censés plonger ces lecteurs. En cet adversaire, j'ai affronté une impertinence qui m'a excédé, enragé et qui, disons-le, m'est apparue comme une menace personnelle tout autant que ma propre impertinence avait pu le faire pour eux. Avec sa véhémence débridée de tous les instants, qui selon moi, de fait, rabaissait et ridiculisait nos préoccupations les plus graves, et représentait comme triviales les hantises communes aux Juifs, il m'a rendu fou tout autant que je les avais rendus fous - plus, qui sait ?
Je n'ai toujours pas éventé le subterfuge de cet inconnu, son secret. En revanche, mon invraisemblable aventure avec l'imposteur qui prétendait, fac-simile de ma personne physique, partager ma personnalité au même titre, a fini par tisser des affinités inimaginables entre moi et le public qui m'avait longtemps vu de l'œil dont je voyais mon double : comme un lâche, un déséquilibré, un possédé, un être contrefait, un pauvre fou, l'écume aux lèvres, bref, un monstre qui n'a plus rien d'humain. Ceux que j'ai naguère choqués apprendront peut-être avec plaisir que je fais aujourd'hui mieux qu'entrevoir pourquoi ils ont voulu me tuer, après ce qu'ils ont enduré, à tort et à raison.

Philip Roth
texte traduit de l'anglais
par Josée Kamoun

biographies

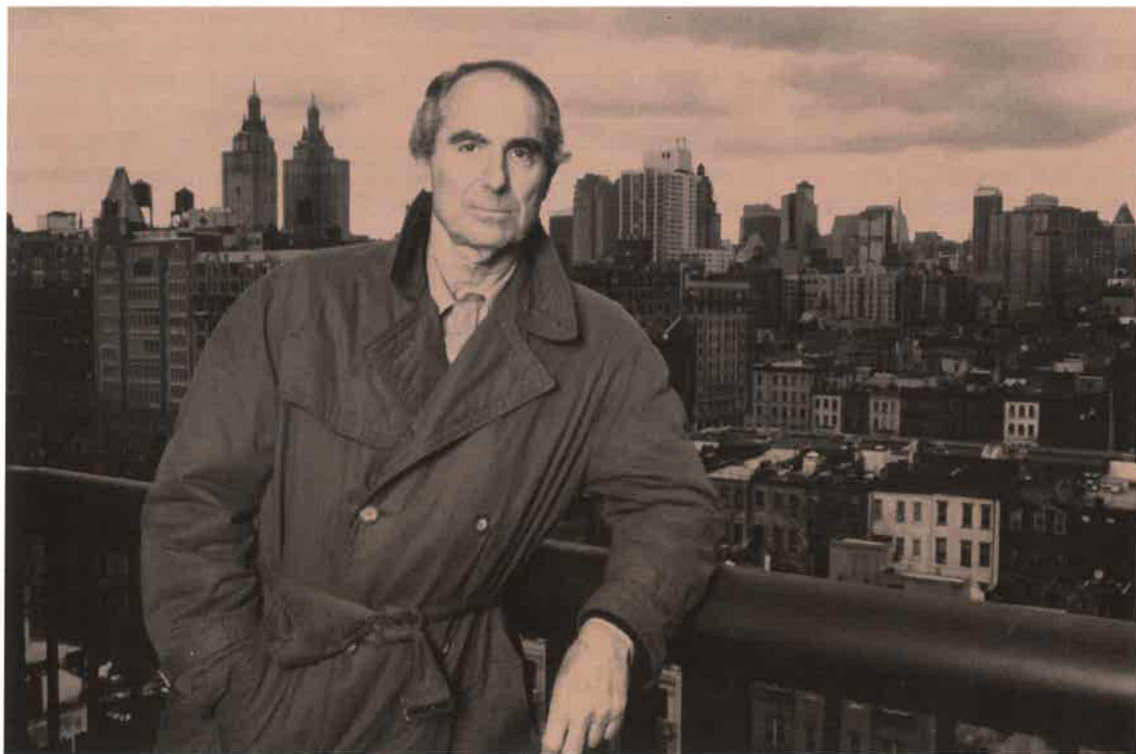


photo: ©Nancy Crampton



Philip Roth

Philip Roth est né à Newark, dans le New Jersey en 1933. Il est le second fils de parents américains et le petit-fils d'immigrés juifs venus d'Europe au 19e siècle. Il a fréquenté l'école publique de Newark, puis a poursuivi des études universitaires à Bucknell, petite faculté de sciences humaines dans le centre de la Pennsylvanie. Il a obtenu un diplôme de littérature à l'Université de Chicago en 1955. Philip Roth passe l'année suivante au sein de l'armée américaine, et peu de temps après il commence à publier des nouvelles. Son premier ouvrage, *Goodbye, Columbus* est paru en 1959 et il a depuis lors publié vingt deux livres. Dans les années 90, il a reçu successivement les quatre prix littéraires les plus importants d'Amérique. *Patrimoine* a reçu le prix de la critique littéraire américaine (National Book Critics Circle Award) en 1991, *Opération Shylock* le Prix PEN Faulkner (PEN Faulkner Award) en 1993, *Le Théâtre de Sabbath* le National Book Award en 1995, et *Pastorale Américaine* le Prix Pulitzer du meilleur roman en 1998. Son livre le plus récent, *I married a Communist,* a reçu l'Ambassador Book Award of the English-speaking Union. Auparavant, le National Book Critics Circle Award lui avait été décerné pour *La Contrevie* en 1986 et le National Book Award pour *Goodbye, Columbus* (1959). En 1998, il a reçu de la Maison Blanche la Médaille Nationale des Arts. Pendant de nombreuses années, Philip Roth a enseigné la littérature comparée à l'Université de Pennsylvanie, puis à l'Université Hunter de New York jusqu'en 1992. Il a été jusqu'en 1989 directeur chez Penguin de la collection « Writers from the Other Europe » (Écrivains de l'Autre Europe), collection qu'il avait fondée en 1974 pour faire connaître la meilleure littérature d'Europe de l'Est. Philip Roth vit et écrit dans le Connecticut.

Œuvres publiées chez Gallimard
Goodbye, Columbus (1959),
Laisser courir (1961),
Quand elle était gentille (1966),
Portnoy et son complexe (1969),
Tricard Dixon et ses copains (1971), *Le Sein* (1972),
Le Grand Roman Américain (1973), *Ma Vie d'Homme* (1974),
L'Écrivain des Ombres (1979),
Zuckerman Délivré (1981),
Professeur de désir (1982),
La Leçon d'Anatomie (1983),
La Contrevie (1986), *Les Faits: autobiographie d'un romancier* (1989), *Patrimoine* (1991),
Opération Shylock: une confession (1993), *Tromperie* (1994),
Le Théâtre de Sabbath (1995),
Pastorale Américaine (1998).

biographies



Masolino d'Amico

Professeur de Langue et Littérature anglaises à la Troisième Université de Rome et critique littéraire (pour les littératures anglaise et américaine) et dramatique de *La Stampa.* Parmi ses livres : *Scena e parola in Shakespeare* (Einaudi 1974), *Dieci secoli di teatro inglese* (Mondadori, 1982). Il a travaillé sur Oscar Wilde, Lewis Carroll, Byron. Traducteur d'écrivains anglais et américains (Samuel Richardson, Anthony Burgess...). Il a adapté plus de quarante pièces de théâtre (de Shakespeare, Arthur Miller, Tennessee Williams...). Il a travaillé aux scénarii de films de Zeffirelli et Monicelli.

André Bleikasten

Né en 1933 à Strasbourg, il a enseigné la littérature américaine à l'Université de Strasbourg II de 1964 à 1998. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur William Faulkner et est co-responsable de l'édition de son œuvre dans la Pléiade. Il a publié également (notamment dans la Quinzaine Littéraire) des études sur d'autres romanciers dans la mouvance sudiste – Flannery O'Connor, William Styron, Fred Chappell, Cormac McCarthy –, ainsi que sur Philip Roth, John Updike, E. L. Doctorow, Richard Ford. Il prépare actuellement une étude sur Philip Roth pour la collection « Voix américaines » dirigée par Marc Chénetier.



Jonathan Brent

Universitaire, directeur éditorial des Presses de l'Université de Yale, Jonathan Brent est l'auteur de *The Unspeakable Self* paru dans *Reading Philip Roth* (Saint Martins, 1988). Auteur, essayiste et traducteur, publié dans les revues littéraires les plus prestigieuses, on lui doit *The Best of TriQuaterly* (1982), *The John Cage Reader* (1983) ainsi qu'une biographie à paraître d'Isaac Babel.



Alain Finkielkraut

Alain Finkielkraut, né en 1949 à Paris, est agrégé de Lettres Modernes, professeur à l'École Polytechnique au département Humanités et Sciences sociales. Il est également directeur de la revue *Le Messager Européen*, rédacteur et animateur de l'émission *Répliques* sur France Culture. Parmi ses dernières publications : *Le Mécontemporain*, 1991, *Comment peut-on être Croate ?*, 1992, *L'Ingratitude, conversation sur notre temps*, 1999, aux Éditions Gallimard, *L'Humanité perdue, essai sur le XXe siècle*, 1996, aux Éditions du Seuil.



José Antonio Gurpegui

José Antonio Gurpegui, né à San Adrian en 1959, est docteur en philologie anglaise (Université de Madrid) et professeur de littérature américaine (Université d'Alcala, Madrid). Professeur invité à l'Université de Harvard (1994-1996), il dirige Reden (Revue espagnole d'études américaines). Critique litttéraire pour ABC (1987-1998) et pour LEER (depuis sa fondation en 1985), il est membre du conseil de rédaction de la revue El Mundo.



Caj Lundgren

Caj Lundgren écrit depuis plus de quarante ans dans le quotidien suédois Svenska Dagbladet, en tant que critique de littérature américaine. Il a, à ce titre, écrit de nombreux essais sur Philip Roth, Saul Bellow, Isaac Singer, Susan Sontag et Anthony Burgess. Il a publié sept recueils de poésie et traduit bon nombre de livres des auteurs précités dont *Ma vie d'homme* et *Professeur de désir* de Philip Roth

biographies



Ross Miller

Ross Miller est professeur d'anglais et de littérature comparée à l'Université du Connecticut. Il est l'auteur de *American Apocalypse* et *Here's the Deal*. Ses articles ont paru dans le Washington Post, le Wall Street Journal, le Los Angeles Times et dans plusieurs journaux spécialisés.

Pierre-Yves Pétillon

Né en 1942 dans le Finistère, ila fait ses études rue d'Ulm, au Trinity College (Cambridge) et outre-Atlantique, où les autocars Greyhound auront été « son Harvard et son Yale ». Professeur à l'Université de Paris et à l'École normale supérieure, où il anime le séminaire « Littératures », il a publié, dans la collection Fiction & Cie (Le Seuil), deux essais : *la Grand-Route* et *l'Europe aux anciens parapets* et aux éditions Fayard *L'Histoire de la Littérature américaine : notre demi-siècle 1939 - 1989*. Collabore à l'hebdomadaire Le Point.



Edward Rothstein

Journaliste au New-York Times, il écrit notamment dans les domaines de la culture et de la vie intellectuelle. Il est l'auteur de *Emblems of Mind : The Inner Life, and the Music and Mathematics*, ouvrage distingué par le Publisher's Weekly, la bibliothèque de New-York, et le New-York Times. Il a publié de nombreux ouvrages sur les sciences, la politique et les arts.

Josyane Savigneau

Rédacteur en chef, chef de la séquence Culture au journal Le Monde



Denis Scheck

Né en 1964 à Stuttgart, il étudie la littérature allemande, l'histoire contemporaine et les sciences politiques aux Universités de Tübingen et de Düsseldorf. Il obtient sa licence à l'Université de Dallas au Texas, avec une étude comparative sur Heinrich von Kleist et E. L. Doctorow.
Il travaille comme critique indépendant pour différents quotidiens, magazines et radios. Producteur à la Deutschlandfunk de Cologne, il y anime chaque jour une émission littéraire (critiques, portraits d'écrivains et entretiens). Il vit à Cologne.



Ted Solotaroff

Critique et éditeur, Ted Solotaroff a collaboré à de nombreuses revues littéraires et publié au sein de maisons prestigieuses (Bantam Books, Harper and Row) certains des auteurs les plus marquants de l'époque (Norman Mailer, Russel Banks...). Auteur d'anthologies de prose et de poésie américaines contemporaines, spécialiste de la littérature juive américaine, Ted Solotaroff a reçu plusieures distinctions pour les nombreux services rendues à la communauté littéraire.

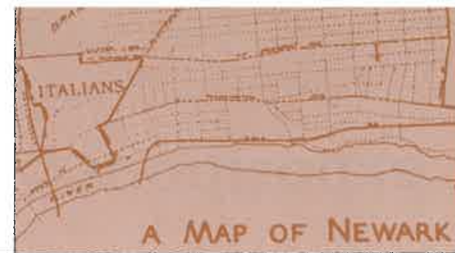


Michaël Zeeman

Michaël Zeeman, né en 1958, est écrivain, critique, journaliste et reporter allemand. Il travaille actuellement comme écrivain dans le domaine de la littérature et des arts pour le quotidien allemand Volkskrant. Il anime mensuellement sa propre émission de télévision sur la littérature contemporaine. Il a publié deux recueils de poésie, une série de nouvelles, plusieurs essais de critique littéraire à l'Université d'Amsterdam.

expositions


« Les garçons de Newark »



Qu'est-ce que Newark ? Où est Newark ?

Galerie Zola
du 22 octobre
au 27 novembre
1999

« What is Newark, where is Newark ? » est une exposition de photographies consacrée à l'une des trois plus anciennes villes d'Amérique, depuis ses origines coloniales jusqu'à nos jours.

Comptant seulement 23,4 miles carrés (environ 37,5 km carrés), Newark possède la plus petite superficie de toutes les villes continentales des États-Unis. Elle se situe sur la côte atlantique du pays à mi-chemin entre le Maine et la Floride, dans l'État du New Jersey, 9 miles (14,5 km) à l'ouest de la ville de New York, donnant à la fois sur la baie de Newark et sur les rives du Passaic River. La nuit, on peut apercevoir les lumières de Newark et de New-York à partir de leurs centres-villes respectifs.

À l'origine, et jusqu'au XXe siècle, Newark était considérée comme éloignée de New-York, les deux villes étant séparées par trois rivières – Hudson, Hackensack et Passaic – ainsi que par une vaste région marécageuse nommée Newark Meadows. Ce n'est qu'en 1908, une fois que le chemin de fer Hudson Tubes eut été terminé, que cet isolement prit fin, appuyé par l'ouverture des tunnels Holland et Lincoln et la construction de l'autoroute Pulasky Skyway vers la fin des années 1920. La transformation de Newark en ville d'importance est en grande partie due à son passé industriel. À l'époque, on disait souvent que si un produit était fabriqué en Amérique, il était fabriqué à Newark. Mais, étalé sur trois siècles, ce développement industriel prit un certain temps à s'accomplir.

expositions



En 1872, la première exposition industrielle des États-Unis s'est tenue à Newark : la « Newark Industrial Exposition » était alors le véhicule idéal pour présenter au public les produits fabriqués à Newark. Centre industriel de l'État du New Jersey, Newark acquit dans le même temps le statut de capitale commerçante, intégrant des activités essentielles dans les secteurs de la banque, des assurances et du commerce.

Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, Newark accueillit les colons britanniques, à qui succédèrent ceux arrivant d'Écosse et d'Irlande, notamment d'Ulster, au XIX[e] siècle. Vers 1830, il y eut la première vague de Juifs allemands – un groupe d'immigrants prospères – suivie des Irlandais fuyant la Grande Famine, puis des Italiens cherchant à oublier les difficultés économiques et sociales déchirant leur pays, et enfin des Allemands et des habitants d'Europe centrale cherchant à éviter les guerres régionales et l'enrôlement militaire forcé. Plus tard, toujours au XIX[e] siècle, s'ensuivirent des vagues supplémentaires de Juifs polonais, russes et d'Europe de l'Est.

Une fois arrivés en Amérique, les nouveaux immigrants acceptaient souvent les emplois les plus difficiles, posant des rails de trolley le long des rues embouteillées de la ville ou des rails de chemin de fer dans les marécages infestés de moustiques. Pour subsister, les ouvriers de Newark se cassaient les reins dans les usines de produits chimiques, les tanneries, les brasseries, les navires d'usinage, les usines de peinture et de vernis, les abattoirs ou les docks surpeuplés du Passaic River. Et bien que cette nouvelle main-d'œuvre provînt le plus souvent des classes ouvrières d'un autre pays, elle se raccrochait à l'espoir que sa situation serait meilleure dans cette nouvelle terre adoptive.

Deux événements principaux eurent des conséquences catastrophiques sur l'évolution historique de la ville de Newark : la Grande Dépression et les émeutes ou le « soulèvement urbain » de 1967. Pendant la Crise, Newark perdit environ six cents usines, ce qui représentait alors une grande partie de sa base industrielle. Plus tard, la deuxième guerre mondiale provoqua une recrudescence de la production industrielle lorsque toutes les régions industrialisées des États-Unis furent réquisitionnées pour contribuer à l'effort de guerre.

Entre cette époque et 1967, Newark était devenue une ville à prédominance noire américaine. La majorité noire américaine émergente en était bien consciente, mais bon nombre des habitants n'admettait, ni ne comprenait réellement, les nouveaux besoins de leur ville. En juillet 1967, après des années de manipulation politique, de malentendus, de discrimination, de difficultés du logement, de problèmes de santé publique et d'un système éducatif insuffisant, un incident racial mineur s'est terminé en émeute de cinq jours. L'arrestation et le passage à tabac de John W. Smith, un chauffeur de taxi noir, furent annoncés à la foule furieuse comme un assassinat. Entre le 15 et le 17 juillet 1967, l'incident se transforma en émeute, causant plus de 11 millions de dollars de dégâts : les chars d'assaut de la Garde Nationale patrouillaient dans les rues de la ville, 1058 commerces avaient été ruinés. Il y eut 26 morts, 1600 arrestations, et des centaines d'incendies à travers la ville.

L'impact psychologique sur la ville fut énorme, et à ce jour les séquelles demeurent. Presque immédiatement aprés les émeutes, le nombre d'habitants diminua de 100 000. Aujourd'hui, les médias nationaux continuent de mentionner les fameuses « émeutes de Newark », oubliant souvent que les soulèvements de 1967 et de 1968 étaient d'envergure nationale, et en aucune façon limités à l'État du New Jersey.

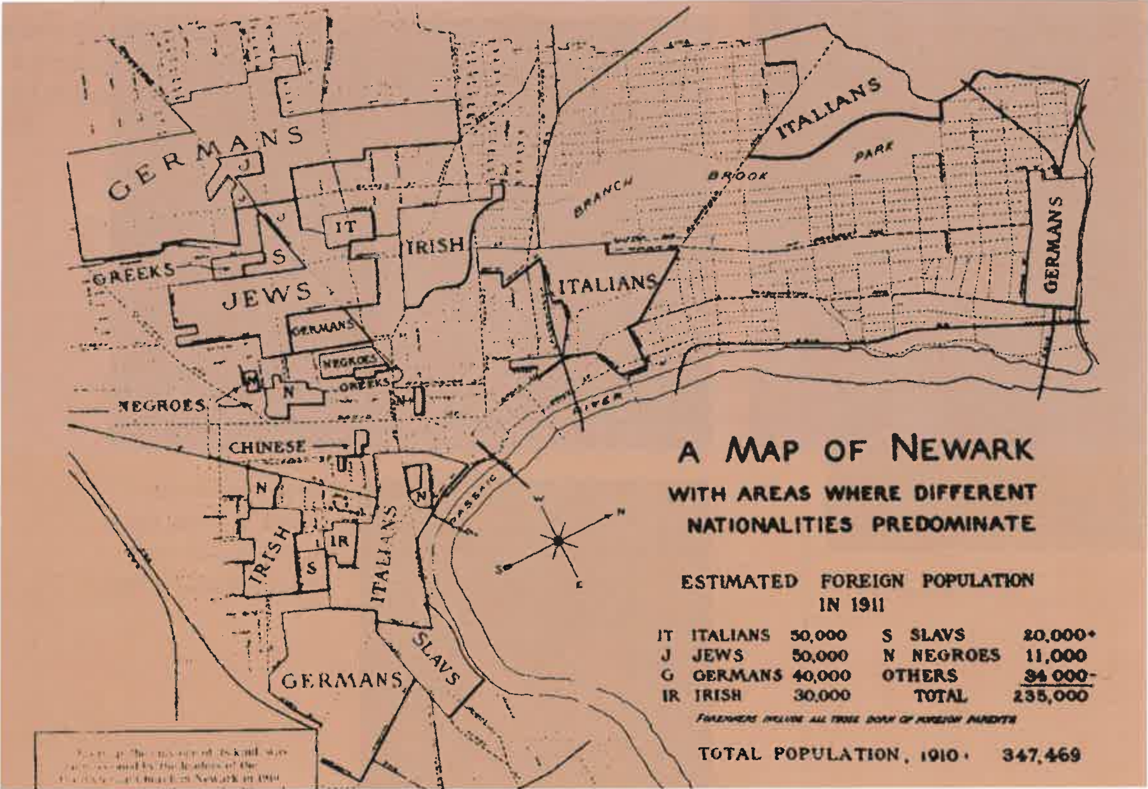
Charles Cummings

Charles F. Cummings, commissaire de l'exposition « What is Newark, where is Newark ? » est né à Porto Rico et a vécu en Virginie, dans le Mississippi et dans le Maine. Il choisit de s'installer à Newark en 1963 pour travailler à la bibliothèque de Newark. Sa passion pour l'histoire de la région et pour les multiples facettes de la nation américaine a certainement été inspirée par le mélange de cultures, de peuples et de communautés qu'il y a découvert, et qui est à la base de l'engagement profond que Cummings entretient avec une seule ville : Newark. Il est détenteur d'un Master en Histoire américaine de Vanderbilt University et d'un Master en Sciences bibliothéconomiques de Rutgers University. Depuis 1989, il est Directeur adjoint chargé du développement, des fonds spécialisés et du fonds local (livres rares, presse écrite et centre d'informations du New Jersey). Depuis maintenant 13 ans, Cummings est historien de la ville de Newark et a publié plusieurs livres et articles sur le sujet. Il contribue également à une rubrique historique intitulée « Connaître Newark » au quotidien Newark Star-Ledger.

Charles Cummings
commissaire de l'exposition

Installation
Daniel Schnur
Schnur works of New-York City

Exposition réalisée avec le concours de la Compagnie Continental Airlines



expositions







de gauche à droite :
1. Isaac B. Singer (1973)
2. Anne Sexton (1973),
3. James Baldwin (1986),

Portraits Retrospective Nancy Crampton

Galerie Zola
du 22 octobre
au 27 novembre
1999

Nancy Crampton est l'une des meilleures photographes de portraits aux États-Unis. Depuis 1972, elle se spécialise notamment dans les portraits d'écrivains. Ses photos ont illustré des centaines de couvertures de livres et ont paru dans la presse internationale. Depuis douze ans, elle est la photographe officielle du Poetry Center (92nd Street Y) à New York, l'un des haut-lieux de rencontres et lectures littéraires.
Elle a de nombreuses fois exposé à New-York. Cette rétrospective est la première à avoir lieu en Europe.



4. Saül Bellow (1973).

musique

Concert samedi 23 octobre 20 h 30

Amphithéâtre de la Verrière

Programme musical conçu par **Philip Roth** et **Léon Botstein**

mis en œuvre par **Omer Corlaix**

interprété par
Danielle Bouthillon, soprano
David Desprings, clavecin
Reiko Hozu, piano
Thomas Duran, violoncelle
Alexis Kossenko, flûte
Fabien Thouand, hautbois

Roger Sessions
(1896-1985)
Violin Sonata (1953)

Aaron Copland
(1900-1990)
12 Poems of Emily Dickinson
(1944-1950) pour voix et piano

entracte

Samuel Barber
(1910-1981)
Piano Sonata, Opus 26 (1949)

Elliott Carter
(1908-)
Sonata (1952) pour flûte, hautbois, clavecin et violoncelle

Musica Falsa
Notre musique qui peut et doit prendre toutes les formes parce qu'elle ne possède en propre, comme le démon de la mer, aucun caractère.
Musica Falsa est une revue bimestrielle animée par Omer Corlaix et Bastien Gallet. La revue s'intéresse à la création musicale d'aujourd'hui mais aussi à la poésie, à l'art plastique et à la philosophie . Omer Corlaix et Bastien Gallet sont aussi les rédacteurs en chef du journal du Festival international d'Art lyrique d'Aix-en-Provence X#Vibrations. Omer Corlaix est chroniqueur musical sur France Musiques tandis que Bastien Gallet est producteur d'une émission musicale sur France Culture.

mf musica falsa
MUSIQUE ART PHILOSOPHIE

Pour célébrer un grand écrivain américain du XX^e siècle, ce programme musical doit faire figurer les œuvres de compositeurs de cette époque, à l'avant-garde d'une expression musicale à la fois typiquement américaine, libre de tous clichés et de toute compromission, mais largement influencée par la tradition du modernisme européen.

Aaron Copland (Brooklyn 1900 – New York 1990), peut-être le plus connu des compositeurs au programme, a débuté sa carrière comme élève de Nadia Boulanger. Pendant la Crise des années 30, Aaron Copland en vient à penser qu'un simple transfert du langage musical européen est insuffisant, et que les prétentions des années 20 ne s'appliquent plus aux préoccupations politiques du moment. Aaron Copland trouve alors une voix populiste et plus directe, dont le meilleur exemple est *Appalachian Spring* (Printemps Appalachien), composé en 1944. Aaron Copland rend ici sensible le paysage américain avec une simplicité dénuée de toute sentimentalité. Plus tard, en 1944, une fois que la victoire semble acquise, son travail revêt un style plus sévère, plus rigoureux. La série des chansons *Dickinson* (1944-1950) représente la synthèse entre un désir d'accessibilité et une complexité formelle. L'encadrement des textes et leur accompagnement démontrent l'ingéniosité rythmique subtile d'Aaron Copland. Dans la transformation des motifs folkloriques américains, l'œuvre d'Aaron Copland est comparable à celle de Bartók.

Samuel Barber (West Chester, 1910 – New York, 1981) était bien plus qu'Aaron Copland un classiciste convaincu, et son œuvre illustre son désir d'éviter tout avant-gardisme. Mais sa *Sonate pour piano, opus 26*, composée pour Vladimir Horowitz en 1949, démontre une impétuosité et une virtuosité qui vont à l'encontre de son conservatisme. La sensibilité romantique de ce morceau évoque une nostalgie manifestement américaine. À la différence d'Aaron Copland, Samuel Barber est influencé par la richesse et la substantialité de la sensibilité américaine. Il a été le premier compositeur américain à être apprécié par les émigrés européens, et notamment par Arturo Toscanini, qui aida à populariser son œuvre la plus célèbre :

l'Adagio pour cordes, opus 11, du *Quatuor à cordes* (1936).

Élève d'Ernest Bloch, **Roger Sessions** (Brooklyn 1896 – Princeton 1985) était le chef de file américain le plus intransigeant du modernisme post-tonal d'après-guerre. Mais sa grande admiration pour l'œuvre de Schoenberg n'a jamais éclipsé son propre style, à la fois vivant, audacieux et dramatique. La *Sonate pour violon* (1953) représente la contribution d'un compositeur américain à un genre dont Bach, Ysaÿe et Bartók étaient alors les figures dominantes, et qui est digne d'éloge au même titre que ces derniers. Comme dans ses symphonies, Roger Sessions y explore la gamme complète des sonorités du violon, notamment les aigüs. À la différence de Webern, l'ambition de Roger Sessions n'est pas de composer de brèves expérimentations formelles dérivées du classicisme du début du XIXe siècle ; il s'intéresse davantage à la forme musicale étendue, y compris l'opéra et le ballet – des genres musicaux sur lesquels tous les compositeurs de ce programme se sont penchés. Parmi ses chefs-d'œuvre, *Montezuma* (1947-1963) est peut-être le plus grand des opéras modernistes américains.

Elliott Carter (New York 1908) est le seul compositeur actuellement vivant (il a récemment fêté son 90e anniversaire) méritant une place dans ce programme. L'œuvre de Elliott Carter intègre brillamment l'expérimentation à niveaux multiples spécifique à Charles Ives et la tradition moderniste européenne qui repose sur le développement et la variation thématiques. Parmi les plus belles œuvres de Elliott Carter, l'extraordinaire *Sonate pour quatre instruments avec clavecin*, écrite en 1952. Cette sonate réinterprète la tradition selon le style, très individuel, d'Elliott Carter : il maîtrise en détail cette transformation avec un sens troublant du rapport qu'entretiennent les temps et les colorations pendant la durée du morceau, et tout particulièrement au niveau de l'harmonie. Tout comme Aaron Copland, Roger Sessions et Samuel Barber, Elliott Carter est le maître d'une prose musicale américaine ostensiblement issue du XXe siècle.

Leon Botstein
Directeur musical
American Symphony Orchestra
Président du Bard College

Sous le haut patronage de
Catherine Trautmann
Ministre de la Culture
et de la Communication

Réalisation

les Écritures Croisées
Cité du Livre

Conception

Annie Terrier
avec la contribution
essentielle de
Philip Roth

avec le soutien de

La Ville d'Aix-en-Provence
Le Conseil Régional Provence-Alpes-Côte-d'Azur
Le Conseil Général
des Bouches-du-Rhône
Le Ministère de la Culture :
Centre national du Livre,
Direction du Livre et de la Lecture
Département des Affaires internationales
Direction Régionale des Affaires culturelles
L'Ambassade des États-Unis
à Paris
Le Consulat Général des
États-Unis à Marseille

en collaboration avec

La Bibliothèque Méjanes,
Les Libraires aixois associés
L'I.U.T. d'Aix-en-Provence
(Métiers du Livre)
L'Université de Provence
Le Journal Le Monde
France Culture
La revue Musica Falsa

avec le concours de

Air-France, agence d'Aix-en-Provence
Continental Airlines
Hôtel Le Pigonnet, Aix-en-Provence
Château du Seuil, Puyricard
Chocolaterie de Puyricard
Calissons du Roy René
Autobus Aixois
Hertz, Aix-en-Provence

les libraires
Librairie Forum Harmonia Mundi,
Librairie Goulard,
Librairie K,
Librairie de Provence,
Librairie Vents du Sud,
Librairie Paradox.

les éditeurs
Actes Sud
Belfond
Grasset
Christian Bourgois
Fayard
Gallimard
Rivages
Stock
Seuil
l'Olivier
Phébus
Alain Taral

les revues
Action poétique
Europe
Lettre
Internationale
Les Temps
Modernes
Le Messager
Européen

Radio Libre
Philip Roth
par Alain Finkielkraut
réalisation : Marc-Alexandre Millanvoye
samedi 16 octobre de 15 h à 17 h 30
sur France Culture

Cette émission a été réalisée à l'occasion de la venue de Philip Roth à Aix-en-Provence dans le cadre de la dix-neuvième Fête du Livre qui lui est entièrement consacrée.



équipe technique
Grazyna Cauquil, assistante
Wilfried Legaud, assistant
Laurent Poutrel, directeur technique,
Nicole Faurie, plasticienne,
Jean-Bastien Nehr, régisseur lumière,
Philippe Boinon, régisseur son,
Denis Oppetit, assistant lumière/son,
Pascal Demory, décorateur,
Mario Bels, assistant décorateur,

Avec l'aide du
Parc Régional de Matériel,
Office régional de la Culture,
et l'équipe technique
de la Cité du Livre.

Philippe Apeloig, conception graphique de l'affiche, avec le concours de Wilfried Legaud pour la réalisation du programme.

et pour les masterclasses
Université de Provence,
Sylvie Mathé, professeur d'Études américaines
Hélène Christol, professeur d'Études américaines
I. U.T. d'Aix-en-Provence département Métiers du Livre
Patrice Ruellan, enseignant
Michel Gaillard, enseignant

Une sélection de films faite par Philip Roth accompagnera ces rencontres (voir programme spécifique).

Nos remerciements les plus chaleureux s'adressent à
Dominique Antoine, Anabase productions
BBC productions,
Nancy Crampton,
Leon Botstein,
Omer Corlaix, Musica Falsa
Charles Cummings,
William J. Dane, The Newark Public Library
Claire Flack, traductrice, New-York
Danielle Gallo, déléguée aux relations culturelles au consulat des États-Unis, Marseille
Anne Hall, enseignante
Nina Hutchings, traductrice
Sylvie Mathé,
Bernard Rapp, *Un siècle d'Écrivains*
Judith Thurman, écrivain, New-York

Gilles Éboli, conservateur en chef
et l'ensemble du personnel
de la Cité du Livre.

et tout particulièrement
Antonin Liehm
Directeur de *Lettre Internationale*

Crédits photographiques
couverture réalisée d'après une photographie de Nancy Crampton
p. 2, 14, 24 et 25 : © Nancy Crampton
p. 19 : © Virginia Solotaroff
p. 18 : © Gabriele Winkler
p. 19 : © Roeland Fossen
p. 16 : © Jacques Sassier
p. 12 : © Labo photo - Mairie d'Aix
p. 20, 23 : © The Newark Public Library

Cette page blanche est destinée à vos questions, pour faciliter les échanges avec Philip Roth. Soyez gentil de rédiger (trois lignes maximum) votre question et de la remettre à la personne chargée de recueillir cette feuille.